

Actes de naissances

VENIR AU MONDE

de Lise Bartoli.
Plon, 240 p., 119 F.

De tous les moments de la vie, c'est le moins banal, et sans doute le plus important. Ni les Tucanos d'Amazonie ni les Tanalals de Madagascar n'ont attendu le bon docteur Freud et ses disciples pour savoir que l'état de la femme enceinte a de fortes incidences sur l'enfant à naître. Au Sri Lanka, la future maman est invitée – suprême sagesse ! – à « être heureuse », pour que son fils ou sa fille le soit aussi.

Quels sont les rites de l'enfantement sur les cinq continents ? Lise Bartoli, qui n'est pas ethnologue, a enquêté... dans les maternités de la région parisienne, auprès des femmes d'origine étrangère. Parallèlement, elle a dépouillé quelque deux cents ouvrages ou articles spécialisés, réunissant ainsi une masse considérable d'informations, qu'il restait à ordonner et à croiser. Le résultat est honorable : un livre dense sans être obscur, où apparaît l'éternel effroi des humains devant un mystère qui les dépasse.

A chacun ses peurs et ses précautions. Si l'accouchement est exclusivement une affaire de femmes pour la plupart des peuples, dans la presqu'île du Yucatan, au Mexique, on réclame le père dès les premières contractions. En cas d'absence, il pourrait être rendu responsable du décès de l'enfant. D'un pays à l'autre, les coutumes sont parfois diamétralement opposées. Au Sénégal, les cheveux du nouveau-né bambara sont coupés puis enterrés pour ne pas laisser prise aux esprits mauvais, alors qu'en Guadeloupe un enfant privé de sa chevelure avant trois ou quatre ans risque de ne pas savoir bien parler...

Ce panorama de l'enfantement dans le

monde montre cependant de nombreuses similitudes. L'humanité s'y révèle étonnamment homogène. Il est émouvant de constater à quel point le surgissement de la vie provoque des comportements identiques que l'on soit blanc, jaune ou noir, vivant sous les tropiques ou dans les glaces des pôles.

Le chassé-croisé de coutumes se vérifie dès la conception, avec l'importance attachée au liquide séminal et au sang maternel, ou dans les une et mille manières de lutter contre la stérilité. La fécondation, pense-t-on généralement, exige une grande quantité de sperme. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les Indiennes txikaos du Brésil ont même des relations extra-conjugales. Les Kanuris du Nigeria méritent une mention spéciale : pour eux, la fécondation exige une simultanéité de l'orgasme pendant l'acte sexuel...

Le couple n'est cependant pas seul. Nombre de sociétés traditionnelles accordent aux ancêtres et aux défunts un rôle essentiel dans la conception. C'est vrai en Afrique noire comme en Asie du Sud-Est, en Océanie comme dans le Québec arctique. Il arrive que des femmes bantoues d'Ouganda soient fécondées très poétiquement par quelque ancêtre, via une fleur de bananier qui viendrait à tomber sur leurs épaules tandis qu'elles jardinent... A Taïwan, les Yamis n'expliquent pas autrement la naissance de jumeaux : l'un appartiendrait au géniteur et l'autre à un défunt.

Presque toutes les civilisations privilégient la naissance d'un enfant mâle. La Colombie et la République dominicaine figurent parmi les rares exceptions. Ailleurs, diverses recettes ancestrales favorisent la naissance d'un garçon. Il existe même en Chine un rituel pour changer le sexe de l'enfant dans le ventre maternel, ce qui est assez pratique...

Ne nous extasions pas trop sur le caractère pittoresque de toutes ces choses. D'un bout du

monde à l'autre, des filles sont punies d'être nées, et la discrimination sexuelle prend les pires formes. La situation des futures mères est loin d'être enviable, même si l'on cède, sous toutes les latitudes ou presque, à leurs « envies » présumées. Souvent marginalisées durant leur grossesse, elles le sont tout autant après l'accouchement. Ne doivent-elles pas se purifier, par exemple, avant d'être réadmissées dans des lieux de culte ? Les nouveau-nés, pour leur part, subissent quantités de pratiques douloureuses, sans parler des mutilations.

Lise Bartoli souligne pourtant à quel point des jeunes femmes étrangères peuvent être perturbées par une hospitalisation dans des maternités en Europe. Il suffirait parfois d'un peu d'attention et d'humanité pour leur permettre non pas d'appliquer des coutumes incompatibles avec les normes sanitaires, mais d'être un peu mieux comprises dans un moment aussi important de l'existence.

Au passage, l'auteur ne manque pas de stigmatiser l'ultra-médicalisation des accouchements en France. « *Allongée sur le dos, monitoring fixé sur le ventre, péridurale scotchée dans le dos et tensiomètre électrique serré au bras... la future maman est fermement liée à son lit d'accouchement, avec peu de possibilités de mouvement. Voilà donc nos rites modernes de naissance.* » Plus d'un tiers des femmes néerlandaises accouchent à domicile, contre 0,4 % en France. Les taux de mortalité entre les deux pays ne diffèrent guère pourtant. Sans nécessairement prôner le retour à la maison, on peut se poser, avec Lise Bartoli, quelques questions de bon sens. Celle-ci, par exemple : pourquoi mettre en couveuse, pendant deux heures, des nouveau-nés en parfaite santé, comme cela se fait de plus en plus ? Les mères modernes n'auraient-elles plus assez de chaleur pour les réchauffer ?